
FRONTIÈRES ET ETHNOHISTOIRE : LE CAS MAPUCHE¹

JOSÉ MANUEL ZAVALA

IL EXISTE une longue tradition littéraire à propos des Mapuche. Cette tradition se confond avec les origines mêmes du Chili et du processus de conquête de son territoire, les lettres du conquistador Pedro de Valdivia (1969 [1550-52]) dénotent déjà cet intérêt pour ces Indiens guerriers immortalisés un peu plus tard par d'Alonso de Ercilla y Zuñiga dans son poème épique « La Araucana » (1981 [1569]). Mais, sans doute doit-on aux missionnaires jésuites les pages les plus remarquables de l'ethnographie coloniale mapuche ; il faut rendre hommage aux travaux de Luis de Valdivia (1887 [1606]), de Diego de Rosales (1989 [vers 1674]) et de Miguel de Olivares (1874 [vers 1736]) pour n'en citer que trois parmi les meilleurs.

On dispose donc d'un certain nombre de textes datant de la période coloniale que l'on pourrait sans doute qualifier d'« ethnographiques » ; c'est principalement l'œuvre des Jésuites, mais pas uniquement. Il faut y ajouter aussi quelques descriptions très précieuses de fonctionnaires, militaires et voyageurs dont on soulignera celle très émouvante du Mestre de camp et ancien captif chez les Mapuche, Francisco Núñez de Pineda y Bascuñan (1974 [1673]).

Par ailleurs, il existe une nombreuse documentation administrative coloniale ayant directement ou indirectement trait aux Mapuche ; elle provient en grande partie de l'Audience du Chili et traite de la gestion militaire, administrative et missionnaire, de ce qu'on appelait à l'époque la « Frontière » du Royaume du Chili, c'est-à-dire du dispositif militaro-missionnaire de la région du fleuve Bío-Bío, des Andes adjacentes et, selon les périodes, de la province de Valdivia. Un autre pôle important d'information administrative, en particulier pour le XVIII^e siècle, provient de Buenos Aires et concerne les explorations

et les tentatives de colonisation et d'évangélisation des Indiens de la Pampa et de la Patagonie.

Nous avons essayé dans notre travail de thèse de mettre en parallèle le plus possible ces sources distinctes ; gardant toujours un regard critique sur les écrits « ethnographiques » ; les comparant souvent avec la documentation administrative de l'époque (parfois sans valeur ethnographique apparente) et tenant compte des décalages créés par l'existence de points d'observation différents en termes géographiques (perception distincte des groupes entre Buenos Aires et Chili).

LES ÉTUDES MODERNES ET L'APPROCHE ETHNOHISTORIQUE

Les études modernes sur les Mapuche peuvent être divisées, grosso modo, en deux courants principaux ; celui des historiens, dont Sergio Villalobos (1982) a renouvelé l'intérêt dans les années quatre-vingt, en abordant la question des relations frontalières hispano-mapuches, et celui des ethnologues qui reste encore aujourd'hui marqué par la perspective fonctionnaliste des travaux du début des années soixante de Louis Faron (1969 [1961]).

Actuellement, des tentatives surgissent (Boccaro, 1998 ; Zavala, 1999) pour essayer de dépasser cette division entre une approche historique qui reste, malgré tout, superficielle quand il s'agit de comprendre l'histoire du point de vue des Mapuche et une approche ethnologique qui s'avère souvent incapable de traiter la complexité née des processus historiques vécus par les Mapuche. Ainsi, Guillaume Boccaro (1998) s'interroge dans son travail sur l'identité mapuche et essaie de repérer la construction historique de cette identité.

Il est vrai, comme le signale Boccaro, qu'il n'existe pas chez les Mapuche une identité immuable, une « essence » indienne définie une fois pour toutes et perpétuée au travers les siècles mais, au contraire, une construction identitaire nourrie des processus complexes de contacts et d'interrelations avec le monde colonial.

Cela dit, Guillaume Boccaro (1998-18) semble situer au XVIII^e siècle le point de rupture qui aurait permis la naissance de l'ethnie mapuche actuelle, à partir d'une ancienne ethnie reche. Sur ce point nous divergeons de Boccaro car les Indiens que nous avons « rencontrés » au XVIII^e siècle, au travers les documents historiques, sont déjà des Mapuche sur un plan linguistique et culturel ; tout au moins, possèdent-ils les principaux traits des Mapuche : langue, culture du cheval, industrie du tissage, système d'intégration sociale fondé sur des rassemblements politico-rituel temporaires et périodiques, résidence stable et non concentrée malgré des déplacements fréquents et longs.

Autre chose est le problème lié à la terminologie utilisée pour se référer aux Mapuche et à l'évolution historique de cette terminologie (Zavala, 1999, pp. 29-32 et 371-379) ; questions qui ne sont pas, à notre avis, nécessairement révélatrices d'un processus d'« ethnogenèse ».

En ce qui concerne notre étude, il faut dire qu'elle se concentre principalement sur le XVIII^e siècle. En effet, les informations que nous allons chercher en amont et en aval nous servent pour mieux éclairer la société mapuche du XVIII^e siècle. Ainsi, notre ambition interprétative apparaît plus limitée que celle de Boccara mais notre approche de certains événements historiques et plus détaillée. De même, notre recherche englobe-t-elle une aire plus vaste que l'Araucanía – région où se concentre le gros des études sur les Mapuches – puisqu'elle concerne aussi la province de Valdivia, les Andes et la Pampa argentine. Ces divers espaces ont été pris dans une même dynamique inter-ethnique sous domination des Mapuche.

LES MAPUCHES DU XVIII^e SIÈCLE ET LE RAPPORT FRONTALIER

Les Mapuches habitaient au XVIII^e siècle les basses terres humides du Chili situées au sud du fleuve Bío-Bío. Il occupaient également - au moins depuis le milieu du XVII^e siècle - les vallées andines voisines de ces terres, s'étendant par la suite - de plus en plus - sur le piémont oriental des Andes jusqu'à occuper - au début du XIX^e siècle - une grande partie de la Pampa située au sud de l'axe « Mendoza-Buenos Aires » et au nord du Río Negro, ancien territoire des groupes Puelche et Tehuelche.

Pour la seule Araucanía et les vallées andines adjacentes, la population mapuche était estimée dans un recensement de 1796 à un peu moins de cent mille personnes (Contreras et al., [1971], p. 44). Si on considère des estimations antérieures² et si on prend en compte les phénomènes migratoires vers l'est, on peut estimer que la population mapuche totale pourrait dépasser facilement, à cette époque, les deux cent mille personnes - chiffre important si on considère que le royaume du Chili comptait au début des années 1790 entre trois cent mille et trois cent cinquante mille personnes entre Blancs, Métis et Indiens³, ces derniers, par ailleurs fondamentalement de source culturelle mapuche.

La conclusion à laquelle nous a amené notre travail est que si les Mapuche ne se trouvent pas dans une situation de subordination vis-à-vis des Espagnols à la fin du XVIII^e siècle, c'est parce qu'il s'est cristallisé sur cette frontière une relation spécifique entre les deux sociétés. Il s'agit d'une relation d'équilibre que nous avons appelée « partenariat conflictuel » ; faute d'un terme plus précis. Ce partenariat est construit sur la base d'un rapport d'échange identique à celui

établi entre d'autres sociétés indiennes, de pasteurs ou de cavaliers - par exemple les groupes des Plaines nord-américaines (Fard, 1972), les Guajiros de la Colombie (Picon, 1980) et les Chiriguanos de la Bolivie (Combès et Saignes, 1991) - et le monde colonial. Le rapport d'échange laisse aux sociétés indiennes une liberté d'action beaucoup plus grande que le rapport de travail ; tant sur un plan politique et économique que sur le plan des capacités à réaménager le système symbolique de façon à le rendre compatible avec la présence du conquérant.

LA FRONTIÈRE COMME LIEN INTERCULTUREL

La question première auquel notre travail voulait répondre était la suivante :
Peut-on connaître l'envers de cette frontière dont nous parlent les historiens et qu'on situe sur le fleuve Bío-Bío ?

Autrement dit, peut-on avoir une approche qui dépasse la simple chronique de ce dispositif militaro-missionnaire espagnol afin de rendre compte de l'autre acteur, mais tout en conservant ce contexte de contact et d'interrelations appelé frontière ?

Cette tâche était bien sûr confrontée à une difficulté majeure : il s'agissait de faire parler un acteur historique muet, les Mapuche, puisque toute la documentation est d'origine espagnole.

Mais, très vite, une deuxième question a pris une place prépondérante dans notre réflexion :

Qu'est ce au juste que la frontière ?

En effet, ce qui apparaissait comme une évidence pour les historiens, puisqu'ils faisaient de l'*Historia fronteriza* (Villalobos, 1982), nous a paru de moins en moins évident. Le mot « frontière » était pour les Espagnols du XVIII^e siècle un terme servant à désigner plusieurs réalités, certaines très précises, comme par exemple l'ensemble du dispositif militaro-administratif qui avait en charge les rapports avec les Mapuche, d'autres moins, comme par exemple l'étendue territoriale et humaine qu'il désignait, ainsi que le sens de mouvement de progression qu'on lui octroyait. Bref, le terme n'était pas sans ambiguïté et servait plus à occulter qu'à rendre compte de la richesse de cet univers inter-ethnique.

En réalité, cette frontière était au XVIII^e siècle - au contraire de ce qu'on pouvait croire au premier abord - un système complexe de relations sociales ; un formidable lieu d'échange, de rencontre, de métissage et de passage tout en étant, à la fois, un lieu d'affrontement et de rupture.

Il se trouve donc qu'on ne peut pas concevoir ces Mapuche du XVIII^e siècle de façon indépendante de cette dynamique inter-ethnique qui les relie indissolublement au monde colonial - tout d'abord pour des raisons de méthode (principale et presque unique clef d'accès à leur univers provient des témoignages

espagnols), mais aussi, et d'une façon plus fondamentale, parce que la réalité du contact avec le monde colonial fait partie intégrante de l'univers des Mapuche : elle constitue un élément central de leur identité et alimente des processus d'innovation et d'adaptation qui font leur force.

INSTITUTIONS DE CONTACT ET STRATÉGIES DE RÉSISTANCE

Une grande partie de notre travail a consisté à « revisiter » en détail les institutions de contact imposées - au moins en théorie - par les Espagnols : dispositif et action militaire, traités de paix, missions, commerce.

Quel enseignement tirons nous de cette analyse ?

Tout d'abord, dans leurs applications concrètes ces institutions sont loin d'accomplir l'objectif de domination qui leur a été octroyé au départ et cela au moins pour deux raisons : d'une part, parce que les intérêts locaux sont souvent en contradiction avec les intérêts de la Couronne. Au niveau local on pense plus au maintien d'une situation qui permet de compter avec des subventions royales et des ressources indigènes qu'à une véritable entreprise de conquête ; d'autre part, parce que ces institutions sont, en réalité, des hybrides qui ont besoin, pour être opérationnels, d'une certaine dose d'éléments indigènes.

L'exemple le plus frappant est sans doute celui des traités de paix, des *Parlamentos*. Cette institution (Zavala, 1998) récupère, en fait, la tradition mapuche des grandes rencontres politico-rituelles, les *borracheras*, pour la situer dans un contexte inter-ethnique. Que dire aussi, des *malocas*, cette guerre de pillage et de rapt dont les Espagnols s'accommodent si bien ?

Ensuite, en ce qui concerne l'effet que peuvent avoir ces institutions de contact sur la population cible, le résultat est décevant. Véhiculent-elles des processus d'acculturation générateurs de dépendance culturelle et de perte d'identité ?

Notre réponse est négative.

Car le contact avec le monde colonial octroie aux Mapuche les outils pour mieux lui résister. En effet, sur trois niveaux, au moins, on peut percevoir l'utilisation qui font les Mapuche de cette « *dynamique du dehors* » - pour utiliser un terme cher à Georges Balandier (1986) - que leur apportent les Espagnols : au niveau de leur « économie » ; au niveau de leurs instances politiques et au niveau de leur système symbolique.

En ce qui concerne « l'économie » mapuche (au sens large de ce terme) notre travail a assez insisté - croyons nous - sur l'importance du « partenaire » espagnol, soit en tant que fournisseur de biens au travers des dons officiels (*agasajos*) ou des échanges privés (*conchavos*), soit en tant que « marché » récepteur des

produits mapuches (principalement des ponchos). Ce rapport d'échange comporte en soit - ainsi que nous l'avons développé dans notre thèse - une connotation politique indéniable puisque il tend à l'établissement d'une relation d'équilibre entre partenaires, ce qui est bien différent d'un rapport de travail construit sur la base d'une subordination de l'Indien en tant que main-d'œuvre dépendante et intégrée aux structures productives (agricoles ou minières) de la société coloniale.

De même, l'échange joue un rôle considérable dans la constitution d'un « noyau dur » de chefs traditionalistes qui trouvent là un moyen de renforcer leur autorité grâce aux produits apportés par les Blancs qu'ils introduisent dans le système traditionnel d'obtention de femmes et d'alliés.

Au niveau des instances politiques, la présence espagnole a permis la cristallisation d'une bipolarité de la chefferie. L'existence de deux types de chefs, l'un qualifié de « chef des Espagnols » (*Huinca-ulmen*) et l'autre de « chef des Mapuche » (*Mapu-ulmen*) permet de donner une cohérence et de rendre compatibles des pouvoirs aux sources distinctes voire opposées. Ainsi le *Huinca-ulmen* trouve sa légitimité dans sa capacité à se lier au monde du dehors : c'est l'homme du dialogue avec les Espagnols, celui au travers duquel les Mapuche accèdent aux dons, à la concertation de la paix et à l'établissement des alliances politiques externes. Pour sa part, le *Mapu-ulmen* trouve sa légitimité dans le monde des ancêtres, c'est donc un expert rituel, un homme secret et « du secret », qui a pour tâche d'être le gardien de la tradition la plus noble et occulte des Mapuche - celle des puissances qui commandent la guerre. C'est lui qui, dans les assemblées, appelle au combat et interpelle le *Huinca-ulmen* en établissant avec lui une controverse à propos de la justesse ou non de faire la guerre. Devant une telle dualité de pouvoir, les Espagnols souvent dépourvus d'une stratégie de contrôle adéquate se seront trouvés impuissants face aux mouvements intempestifs de révoltes qu'aucun cacique « officiel » ne semblait capable de maîtriser.

Enfin, au niveau du système symbolique, la place occupée par l'Espagnol n'est pas négligeable et elle s'explique par le type de relation établie entre les deux sociétés. Pour le Mapuche, l'Espagnol a droit de cité dans son univers symbolique, puisque le monde est par définition dual et qu'ordre et désordre cohabitent. Le Mapuche est un guerrier qui a besoin d'ennemis et d'alliés. L'idéal mapuche est celui du guerrier héroïque qui mérite d'emprunter le chemin de l'est qui l'amènera parmi les grands ancêtres guerriers qui continuent à combattre entre ciel et hautes montagnes andines contre leurs ennemis espagnols. On a donc un besoin presque « fonctionnel » de l'Espagnol ; aussi bien dans le monde terrestre que dans le monde céleste. La stratégie mapuche face à l'Espagnol est donc d'essayer de transformer un ennemi potentiel en un allié véritable afin d'augmenter sa capacité à entreprendre le combat. Il n'existe pas de véritables frontières ethniques dans cette stratégie.

CONTEXTE RÉGIONAL ET RAPPORT À L'AUTRE

Le contexte régional dans lequel ont évolué les Mapuche est sans doute un élément qui explique en grande partie leur attitude envers l'Autre. En effet, ils se sont vu confrontés à deux grandes puissances étatiques : tout d'abord l'empire Inca, puis l'empire espagnol, mais, également, à des peuples de chasseurs nomades des Andes et de leur piémont oriental. Du nord sont toujours venus les premiers, vers l'est se sont toujours situés les seconds. Entre ces deux pôles, les Mapuche arrivent à faire une sorte de synthèse et constituent un troisième pôle qui récupère des éléments culturels et des individus en provenance des deux horizons. De sorte que les Mapuche se situent de tout temps dans un contexte régional où la présence de l'Autre est très significative. Cette présence les amène à se ressouder dans une stratégie de résistance militaire qui n'est pas cependant un repli culturel, mais un moyen d'établir des contacts et d'intégrer des innovations techniques tout en marquant une autonomie territoriale.

Cette dynamique inter-ethnique se développe dans un cadre géographique bien précis qui détermine une valorisation symbolique de l'espace. Ainsi, le Nord constitue-t-il la voie d'accès du conquérant, le monde de l'étranger qui vient dominer mais qui apporte en même temps des innovations techniques permettant de mieux résister. L'Ouest est une frontière maritime insurmontable, le cul-de-sac du monde. Le Sud est un lieu de repli et un domaine réservé où la résistance peut s'organiser. Enfin, l'Est est un front à conquérir, un monde sauvage et de sauvages.

Notes

- 1 Cet article reproduit une partie du texte de soutenance de notre thèse de doctorat : « *L'envers de la frontière. Dynamique des relations inter-ethniques et stratégies de résistance des Mapuche du XVIII^e siècle* » (Paris III, 1999, 488 p.). Après une brève présentation des sources et des études modernes, nous exposons la façon dont nous avons abordé le sujet et construit notre thèse. Ce travail cherche à montrer que la frontière du fleuve Bio-Bío n'a pas été autre chose qu'un formidable lieu de rapport social inter-ethnique où conflits, échanges et pouvoirs s'entremêlent. Nous voudrions remercier tous ceux qui, au sein de l'IHEAL, nous ont soutenu ou conseillé tout au long de ces années de préparation de notre thèse, entre autres : Jacques Chonchol, Christian Gros, Frédéric Mauro, Jean Revel-Mouroz et notre directeur Pierre-Yves Jacopin.
- 2 La population Mapuche non soumise du Chili était estimée vers 1741 à 300 000 personnes (Medina, 1965, vol.3, p.317).
- 3 Les recensements des archevêchés de Santiago de 1791 et de Concepción de 1793 donnaient un total de 308 846 habitants. Certains auteurs trouvent ce chiffre

diminué par rapport aux données antérieures et situent la population totale du royaume du Chili à 350 000 personnes (Contreras et al., s.d. [1971], p.43 et 51).

Bibliographie

- Arrué, Michèle, 1992, *Comment peut-on être Mapuche ?*: Continuité et adaptation des Mapuche du Chili. Th. 3^e c. : Paris 7.
- Balandier, Georges, 1986, *Sens et puissance : les dynamiques sociales*. 3^e éd. Paris : Quadrige/PUF. 335 p.
- Boccard, Guillaume, 1998, *Guerre et ethnogenèse mapuche dans le Chili colonial. L'invention de soi*. Paris : L'Harmattan. 390 p.
- Casanueva, Fernando, 1981, *La société coloniale chilienne et l'église au XVIII^e siècle : les tentatives d'évangélisation des indiens « rebelles »*. Th. 3^e c. : EHESS-Paris 4.
- Combès (I.), Saignes (T.), 1991, *Alter-Ego, naissance de l'identité chiriguano*. Paris : EHESS. (Cahiers de l'Homme.)
- Contreras A. (J.) et al., s.d. [1971 ou 1972], *Fuentes para un estudio de Demografía histórica de Chile en el siglo XVIII*. Concepción : Universidad de Concepción.
- Domeyko, Ignacio, 1971 [1845], *Araucanía y sus habitantes : recuerdos de un viaje hecho en las Provincias Meridionales de Chile en los meses de Enero y Febrero de 1845*. Buenos Aires-Santiago : Ed. Francisco de Aguirre. 168 p.
- Ercilla, Alonso de, 1981 [1569], *La Araucana*. Barcelona : Ramón Sopena. 559 p. (Biblioteca Sopena, 592.)
- Farb, Peter, 1972, *Les Indiens : Essai sur l'évolution des sociétés humaines*; traduit de l'américain par J. du Mourier. Paris : Seuil. 365 p.
- Faron, Louis, 1969 [1961], *Los Mapuches, su estructura social*; traduit de l'anglais [1^e édition de 1961]. Mexico : Instituto indigenista interamericano. 284 p.
- Febres, Andrés, 1765, *Arte de la lengua general del reyno de Chile : con un dialogo chileno-hispano muy curioso : a que se añade la Doctrina Christiana, esto es, Rezo, catecismo, Coplas, Confesionario, y Platicas ; lo mas en Lengua Chilena y Castellana : y por fin un vocabulario hispano-chileno, y un Calepino Chileno-Hispano mas copioso*. Lima : calle de la Encarnación.
- Gay, Claudio, 1846 et 1852, *Historia Física y Política de Chile* : Documentos. Paris : chez l'auteur, vol. 1 (1846), vol. 2 (1852).
- Guevara, Tomás, 1898, *Historia de la civilización de Araucanía*. Santiago : Imprenta Cervantes. 309 p.
- Havestadt, Bernardo, 1777, *Chilidúgu sive res chilenses vel descriptio status tum naturalis, tum civilis, tum moralis regni populique chilensis*. Cologne : Monasterii Westphaliae. 2 vols., 952 p.
- Jara, Alvaro, 1961, *Guerre et société au Chili : essai de sociologie coloniale*. Paris : IHEAL. 219 p.
- Latcham, Ricardo, 1924, *La organización social y las creencias religiosas de los antiguos araucanos*. Santiago : Imprenta Cervantes. 626 p.

- Lenz, Rodolfo, 1905-1910, *Diccionario etimológico de las voces chilenas derivadas de lenguas indígenas americanas*. Santiago : Imprenta Cervantes. 953 p.
- Medina, José Toribio, 1965, *Biblioteca Hispano-Chilena : 1523-1817*. 2^e éd. Amsterdam : Israel. 3 vols. : 653, 616 et 575 p.
- Métraux, Alfred, 1967, « Le chamanisme araucan », pp. 179-235 in : *Religion et magies indiennes de l'Amérique du Sud*. [Édition posthume d'un article paru dans la *Revista del Instituto de Antropología de la Universidad de Tucumán* en 1942.] Paris : Gallimard. 291 p.
- Núñez de Pineda y Bascañán, Francisco, 1974 [1673], *El Cautiverio Feliz*. 3^e éd. Santiago : Editora Zig-Zag. 139 p.
- Obregon I., Jimena, 1991, « Les Araucans du Chili au milieu du XVII^e siècle selon un manuscrit anonyme ». *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 77, 1991, pp.157-172.
- Olivares, Miguel, 1874 [vers 1736], *Historia de la Compañía de Jesus (1593-1736)*. [Introduction et notes de Diego Barros Arana.] Santiago : Imprenta Andrés Bello. 563 p. (CHCh, vol.7.)
- Olivares, Miguel, 1864 [vers 1766], *Historia militar, civil y sagrada de Chile : primera parte*. Santiago : Imprenta del Ferrocarril (CHCh, vol.4.)
- Picon, François-René, 1980, *Contact et adaptation : Ethnohistoire de l'adoption de l'élevage et des changements socio-économiques chez les Indiens guajiros*. Th. 3^e c. : Ethnologie : Paris V.
- Rosales, Diego de, 1989 [vers 1674], *Historia General del Reino de Chile, Flandes indiano*. 2^e éd. [révisée par Mario Gongora]. Santiago : Ed. Andrés Bello. 2 vols.
- Turgeon, Laurier, 1996a, « De l'acculturation aux transferts culturels », pp. 11-32 in : *Transferts culturels et métissages/sous la direction de Laurier Turgeon, Denys Delâge et Réal Ouellet*. Paris : L'Harmattan. 580 p.
- Turner, Frederick Jackson, 1963, *La Frontière dans l'histoire des États-Unis*; traduit de l'anglais par Annie Rambert. Paris : PUF.
- Universidad de la Frontera, 1988, *Misioneros en la Araucanía, 1600-1900*. Temuco : Universidad de la Frontera. 385 p.
- Valdivia, Luis de, 1887 [1606], *Arte, Vocabulario y Confesionario de la Lengua de Chile compuestos por Luiz de Valdivia*. [Fac-similé de l'édition de 1606 fait par Julio Platzmann]. Leipzig : B. G. Teubner. Pagination irrégulière.
- Valdivia, Pedro de, 1960 [1550-1552], « Cartas de Pedro de Valdivia que tratan del Descubrimiento y Conquista de Chile », pp. 1-74 in : *Crónicas del reino de Chile*/Francisco Esteve Barba (éditeur). Madrid : Ediciones Atlas (Biblioteca de autores españoles, 131.)
- Villalobos R., Sergio, 1982, « Tres siglos y medio de vida fronteriza », pp. 11-64 in : *Relaciones fronterizas en la Araucanía*. Santiago : Universidad Católica de Chile. 283 p.

- Vivar, Gerónimo de, 1979 [1558], *Crónica y relación copiosa y verdadera de los Reinos de Chile* (1558). [édition et notes de Leopoldo Saez-Godoy]. Belin : Colloquium Verlag. XIX-343 p. (Biblioteca Ibero-americana, 27.)
- Wachtel, Nathan, 1974, « L'acculturation », pp. 124-146 in : *Faire de l'histoire* : 1. Nouveaux problèmes/sous la direction de J. Le Goff et P. Nora. Paris : Gallimard.
- Zavala, José Manuel, 1998, « L'envers de la « Frontière » du royaume du Chili. Les cas des traités de paix hispano-mapuches du XVIII^e siècle ». *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, n°7, 1998, pp. 185-208.
- Zavala, José Manuel, 1999, *L'envers de la frontière. Dynamique des relations inter-ethniques et stratégies de résistance des Mapuche du XVIII^e siècle*. Th. Paris III, 1999, 488 p.